

Trechos *Brésil avril 1964 – la dictature s’installe*. (Primeiro de Abril). Tradução Luciana Wrege Rassier e Jean-José Mesguen. Paris : L’Harmattan, 2007, p. 49.

TA FEMME

Tandis que tu es en route pour la caserne, ta femme, qui à cette heure-là fait cours à l’Institut d’éducation de l’État, est prévenue. Un professeur l’a fait venir dans un coin, demande, garde ton calme, la nouvelle est désagréable, on vient d’arrêter ton mari. Quelques professeurs s’approchent avec un mot de sympathie, beaucoup te connaissent, comment l’affaire, protestent, d’autres, intimidés, commencent à s’éloigner. Et dès le lendemain elle se retrouvait interdite de cours et même d’accès à l’établissement. Bien plus tard, une fois libérés, elle te dirait que, quoique ne s’attendant pas à ce que cela aille si vite, vu la tournure que prenait la situation elle n’avait pas été vraiment surprise. Elle avait été profondément choquée, ça oui. [...] Il ne s’était pas écoulé dix jours depuis ton arrestation qu’elle fut arrêtée à son tour.

MIGUEL, Salim. *Brésil avril 1964 – la dictature s’installe*. Tradução de Luciana Wrege Rassier e Jean-José Mesguen. Paris : L’Harmattan, 2007, p. 23-24.

LE BÛCHER

Rougeoyantes les flammes dansent, des brandons éclatent, entraînée par la brise la noire fumée s’élève, lèche les feuilles d’arbustes, des gens effrayés reculent, le regard abasourdi devant ce qui arrive. Des centaines de livres de tous les genres, origines, tendances et couleurs possibles et imaginables ne cessent d’arriver pour être jetés dans le brasier. On peut encore distinguer : côte à côte il y a là *Le capital* de Marx et *La capitale* d’Eça de Queirós, *Le rouge et le noir* de Stendhal et *Les chemins de la faim* de Jorge Amado, *L’aliéniste* de Machado de Assis et *Mémoires de prison* de Graciliano Ramos, *Le prince* de Machiavel et *Les aventures de Pinocchio* de Collodi, tous subversifs à l’évidence. Peu de temps avant la porte de la librairie a été enfoncée. Furieusement, haineusement, aux cris de « brûlez, brûlez tous », les livres sont arrachés aux étagères de la librairie Anita Garibaldi – nom lui aussi hautement subversif. [...]

L'incendie a lieu à la tombée d'un soir peu après le Premier Avril 1964, mais le projet devait couvrir depuis longtemps, dans l'attente du moment propice pour le passage à l'acte, prévu d'avance par ceux qui maintenant se prosternent devant la flamme sacrée et contribuent à l'alimenter. Doivent être membres de cette troupe des gens qui, à l'évidence, ne peuvent supporter la libre manifestation de la pensée, le franc débat d'idées, la divergence, la diversité, la pluralité. C'est pourquoi il leur a été impossible d'accepter ce réduit où journalistes, enseignants, ouvriers, étudiants, fonctionnaires, vendeurs, écrivains enfin tous ceux qui s'intéressent au livre et à la culture se réunissaient en fin d'après-midi, venaient voir les dernières nouveautés des éditeurs brésiliens ou des diffuseurs étrangers, acheter des journaux et des revues, commander un titre récemment paru. Ils sortaient de la librairie, toujours en pleine discussion, provocateurs, faisant des commentaires sur l'actualité politique, la hausse des prix, les crises institutionnels, la vie d'autrui, le livre qu'ils venaient de lire, le dernier reportage, pour aller au Miramar boire une petite bière bien fraîche.

MIGUEL, Salim. *Brésil avril 1964 – la dictature s'installe*. Tradução de Luciana Wrege Rassier e Jean-José Mesguen. Paris : L'Harmattan, 2007, p. 39-40.

PROMENADE

Maintenant vous vous approchez de Biguaçu, vous entrez, tu te retrouves un peu, à ta droite le groupe scolaire Professor José Brasilício de Sousa, où tu es allé. Sans transition, en un instant, tu te trouves dans la salle de classe, l'institutrice dona Alayde te regarde, regarde les élèves, tend un doigt vers toi, se tourne vers les autres et dit, regardez un peu, c'est un Turc, il est arrivé ici hier, il savait juste quelques mots de portugais mélangés avec de l'arabe et de l'allemand, aujourd'hui il en sait plus sur notre langue que vous, vous n'avez pas honte, et toi, encore aujourd'hui tu ne sais pas pourquoi, peut-être est-ce par timidité ou à cause de ce « Turc » que ta famille déteste, vous êtes libanais, pas turcs, tu fonds en larmes et tu n'arrives pas à t'arrêter à la stupéfaction de la maîtresse. Tu cherches à retenir tes larmes, tu ne veux pas que tes gardes te voient...

MIGUEL, Salim. *Brésil avril 1964 – la dictature s'installe*. Tradução de Luciana Wrege Rassier e Jean-José Mesguen. Paris : L'Harmattan, 2007, p. 49

